Zeitschrift: SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways
Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen
Band: 7 (1933)
Heft: 5

Artikel: La Chartreuse de la Valsainte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-780808

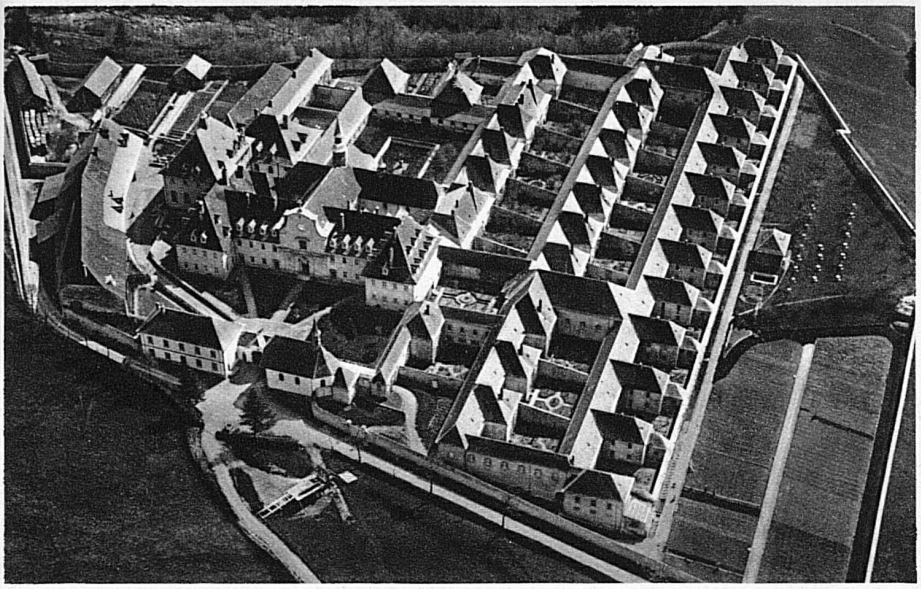
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Vue générale du monastère

La Chartreuse de la Valsainte

La Revue CFF s'occupe de tout ce qu'il y a de remarquable en Suisse. Aujourd'hui, abandonnant pour un instant le tourisme pur, elle dira quelques mots d'un lieu où souffle l'esprit, suivant l'expression de Barrès dans certaine page immortelle de «La Colline inspirée». Le monastère de la Valsainte, fondé il y a huit cents ans, avant la Confédération suisse, prévoyant déjà l'audace des véhicules modernes, a choisi un endroit si retiré qu'à l'heure actuelle encore, on ne l'atteint pas sans peine. Bulle, aujourd'hui, est en pleine torpeur. Les rues sont désertes. Seule une campagnarde attend devant la porte d'un dentiste avec un petit garçon ahuri. L'autocar traverse des hameaux dont l'auberge s'appelle pompeusement hôtel de ville. On vous offre à manger des truites «vivantes», ce qui doit faire un drôle d'effet. On réveille au passage des champs de narcisses et de boutons d'or. Un parfum de chocolat traîne dans les branches de sapin. Peut-être n'est-ce qu'une interprétation olfactive de l'idée que, tout près, se trouve la fabrique Cailler. Il est en tout cas incontestable que les rochers d'en face sont en nougat, tandis que Brenleyre et Foliéran sont blancs et pointus comme des pains de sucre. Refoulons ces impressions alimentaires et, au lieu de tourner à droite pour aller vers Charmey et Bellegarde goûter les plaisirs de la villégiature, prenons à gauche le chemin tortueux qui mène à la thébaïde gruyérienne. Dans ce cirque de montagnes

L'imposant édifice photographié des hauteurs environnantes

règne une paix et un silence tels qu'un monastère devait nécessairement y surgir de terre comme un précipité de solitude. La Valsainte est un vaste ensemble de bâtiments, un vrai village, mais retranché du monde par une muraille, et dont les cinquante maisonnettes uniformes, aux tuiles noires, sont si bien rangées en lignes qu'on croirait le tout conçu par un architecte américain. Chaque maisonnette, appelée cellule, a un rez-de-chaussée comprenant un atelier de travail manuel donnant sur un petit jardin, puis un étage où se trouvent deux pièces, le promenoir et le cubiculum servant de chambre à coucher, d'oratoire, de réfectoire et de salle d'études. Elle est aménagée de telle sorte qu'aucun regard n'y pénètre et que le reclus ne voie nulle part. Dans chaque cellule vit un chartreux. Elles se touchent les unes les autres, mais les anachorètes y sont aussi seuls que si l'un était au Sahara, le second en Sibérie et le troisième au Canada. Le chartreux vit là, depuis son entrée jusqu'à sa mort, dans la solitude et le silence. Il ne rompt le silence qu'une fois par semaine à la promenade en commun. Et il rompt sa solitude trois fois par vingt-quatre heures, pour les offices conventuels. On lui ménage ces soupapes, non pas qu'il le désire, mais pour concilier son goût de solitude avec les exigences de l'être humain, qui est sociable, de sorte que la vie cartusienne est une heureuse combinaison de vie érémitique et de vie cénobitique. Le reste du temps, le chartreux est seul. Même ses repas, on les lui apporte dans sa cellule, à travers un guichet. Quand il est appelé hors de son cubiculum pour recevoir un visiteur par exemple, il se rend au parloir, fait des réponses précises, se montre très poli, mais si, derrière le visage tout pétri de sérénité et de sagesse, on pouvait déceler quelque désir, ce serait celui de retourner au plus vite à ses affaires personnelles.

Ce qui distingue le chartreux des autres moines, c'est sa solitude. Il est un contemplatif pur, par opposition à la vie active des dominicains par exemple. S'il cultive des choux dans son jardin ou fabrique une chaise dans son atelier, ce n'est pas pour les manger ou s'y asseoir, mais seulement parce que le travail manuel assure son équilibre. Une seule chose importe: l'adoration. Quand deux moines se rencontrent par hasard dans le cloître, ils se font une profonde révérence, sans échanger un mot. A quoi bon? Les bonjour, bonsoir, bonne nuit, comment allez-vous, n'ont plus aucun sens ici.

Le chartreux entre généralement jeune au monastère. Il passe sa

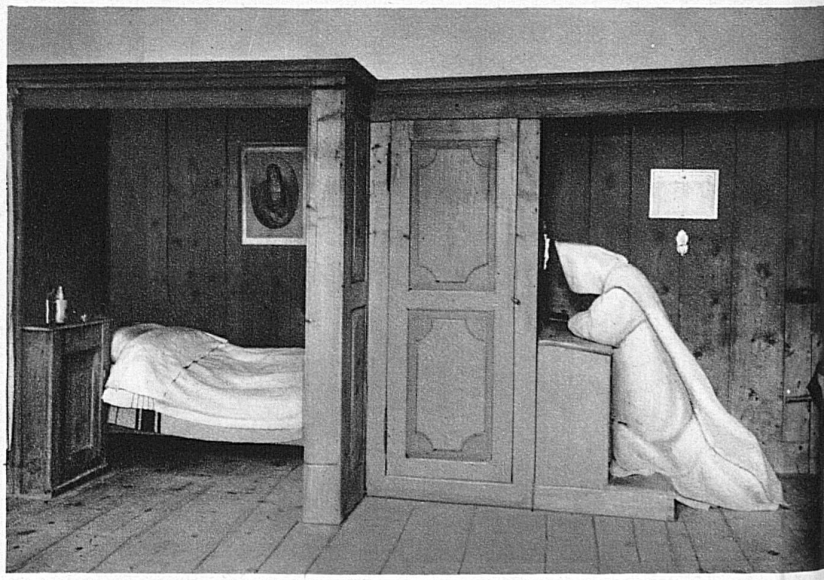
A gauche: Le choeur de l'église avec les stalles des grands profès

Au-dessous: Les frères convers interrompent le travail pour l'angelus

Phot. Glasson, Ad Astra

Au-dessous: Le cubiculum avec le prie-Dieu et le lit

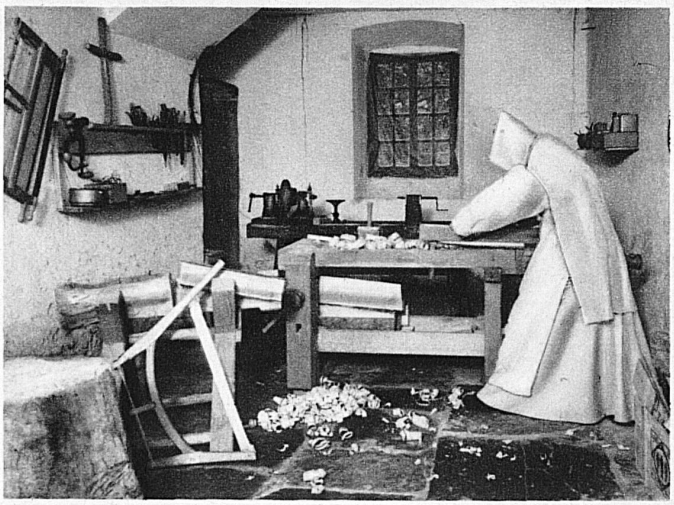
A droite: Le long du cloître: un chartreux sur le seuil de sa cellule



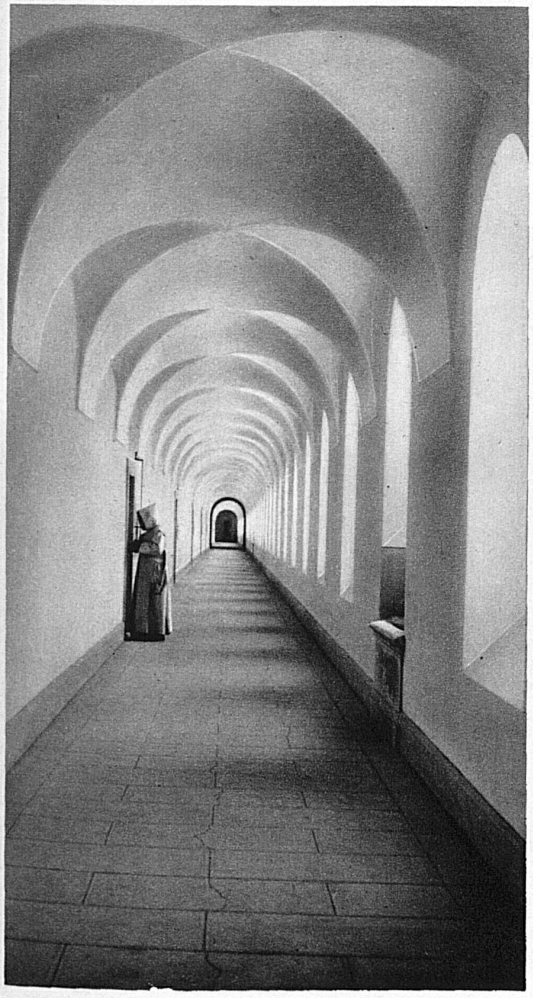
vie à contempler les réalités suprêmes et, quand il meurt, c'est seulement le léger voile le séparant de Dieu qui se déchire. Pour avancer dans la voie spirituelle, le chartreux se soumet à des austérités, des mortifications, des règles d'ascétisme sévères. Il ne déjeune jamais, ne mange jamais de viande. De ses deux repas quotidiens, l'un est encore supprimé pendant huit mois de l'année. Le vendredi, le menu se réduit au pain et à l'eau. De plus, le chartreux ne dort jamais tout son saoûl. Toutes les nuits, il est réveillé à minuit pour passer deux heures et demie à l'église. Quand vous sortez d'un banquet ou du cercle à une heure du matin, songez que, là-bas, dans la montagne, les chartreux viennent de quitter leur couche pour passer une partie de la nuit en prières, et qu'il en est ainsi toutes les nuits, depuis huit siècles. Vers minuit, des lueurs commencent à hanter les couloirs du monastère plongé dans les ténèbres, car il n'y a pas d'éclairage. Ce sont les moines qui se rendent à l'office, une petite lampe à la main. Pendant de longues heures montent vers le ciel les chants et les supplications, et, c'est à peine si l'on distingue la forme blanche des moines debout ou étendus à terre, prosternés. Pourtant, toutes ces austérités n'abrégent pas la vie des chartreux. On raconte qu'un pape ayant voulu adoucir la règle cartusienne, l'ordre délégua à Rome, pour échapper à cette mesure, vingt-sept moines dont le plus jeune avait quatre-vingt-cinq ans! Le pape comprit.

La solitude, le silence, le jeûne, le cilice, la rupture du sommeil sont les formes imposées de l'ascèse cartusienne. Le reclus y ajoute, dans le secret de sa vie intime, ses mortifications personnelles, mesurées aux obstacles qu'il doit vaincre dans la voie où il s'engage pour réaliser l'union mystique. Par ses sacrifices, le chartreux tâche de rétablir dans le monde un équilibre entre les fautes des hommes et les réparations nécessaires. C'est une comptabilité spirituelle qu'on ne peut comprendre sans avoir une conception surnaturelle de la vie. Il y a dans la civilisation cinq facteurs: le facteur économique, la science, les arts, les œuvres, la religion. Comme il y a des conseillers nationaux pour discuter le prix des pommes de terre, des artistes pour atteindre le Beau, on peut concevoir des hommes voués exclusivement aux fonctions de l'esprit.

Ce n'est pas sans nostalgie que le visiteur quitte la Valsainte pour retrouver en bas le monde et ses misères, car il vient de prendre contact avec une forme de vie supérieure et des hommes plus grands que nature.



Un reclus travaille dans son atelier



Au-dessus: Un père et un frère dans la cour principale du monastère

Au-dessous: Le cimetière où les chartreux décédés sont inhumés sans cercueil, à même la terre